

de prévoir que les efforts combinés de la comtesse et de Raymond finiraient par triompher des répugnances et des scrupules de la jeune dévolée.

L'image du mort ne tarderait pas à se voiler peu à peu, puis à disparaître dans un lointain obscur. L'âme féminine a horreur du vide, comme la nature des anciens. Et puis Raymond, il ne fallait pas se le dissimuler, était un bien beau garçon, spirituel, séduisant, à qui sa dépravation même donnait un charme de plus.

N'avait-il pas à la fois toutes les qualités physiques, tous les défauts et tous les vices qui font tourner la tête aux femmes ?

Parmi les convives se trouvait un jeune homme d'environ trente cinq ans, dont la physionomie, par ses alternatives de rougeurs subites et de pâleurs étranges, semblaient accuser des préoccupations et des souffrances morales.

A l'épaisse moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure, à la raideur de ses mouvements, à la gaucherie avec laquelle il portait l'habit noir, il n'était pas difficile de deviner en lui un officier plus habitué à l'uniforme qu'au costume civil.

Les sourires les plus aimables de la maîtresse de la maison ne parvenaient pas à le déridor.

—Qu'avez-vous donc, monsieur Marquis ? Seriez-vous indisposé ce soir ? demanda avec une anxieuse sollicitude Mme de la Olémanderie.

—Le fait est, ajouta le général, que le capitaine n'a pas sa bonne humeur et son entrain ordinaires.

—Pardonnez-moi, madame la comtesse, répondit le convive interpellé. Je n'ai nullement changé ; je suis aujourd'hui ce que j'étais hier... et je pourrais même ajouter ce que j'étais avant hier.

—Non ! non ! non ! je ne vous ai jamais vu ainsi...

—Ah ! je devine ! dit une vieille parente. N'avez-vous pas remarqué que ma chère petite nièce n'est pas non plus tout à fait dans son assiette ? Il y a des choses qui n'échappent point à mon expérience.

—Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, grand'tante ! fit Rosie en riant et en faisant manœuvrer fébrilement sa fourchette. Vous le voyez, je suis au contraire toute à mon assiette.

Mais elle avait beau jouer sur les mots pour donner le change, elle ne mangeait guère plus que M. Marquis. L'un et l'autre paraissaient dominés par une commune émotion, dont tout le monde crut deviner la cause.

—Allons ! allons ! Je vois ce que c'est ! reprit la douairière d'un air mystérieux, s'il y a des malades parmi nous, il ne s'agit pas, grâce à Dieu, d'une maladie bien dangereuse... N'est ce pas votre avis, charmant capitaine ?

—Je vous prie de m'excuser, madame, mais je n'ai aucun avis sur une question que je n'ai malheureusement pas l'honneur de comprendre. J'ai probablement l'esprit obtus.

—Ta ! ta ! ta ! Vous comprenez très bien. Gardez vos secrets, monsieur, et vous aussi ma petite Rosie. Je vois que tout cela se terminera comme dans les vaudevilles, par... oh ! je ne prononcerai pas le mot, soyez tranquilles. Je serai discret.

—Qu'est ce que cela signifie ? se dit la comtesse. Edouard amoureux de ma fille !

Fort heureusement, la méprise de la vieille dame avait rendu soudain aux deux jeunes gens un calme et un sang-froid suffisants pour rassurer à demi Mme de la Olémanderie.

Cette diversion les avait sauvés de leur mutuel embarras.

Edouard Marquis et Rosie ne songaient guère l'un à l'autre : Ils n'étaient pas des amoureux, mais des alliés ; le hasard venait instantanément de les réunir dans une commune pensée et pour un but commun.

Il y avait, tout-fois entre eux cette différence, que la jeune fille avait lu jusqu'au fond de l'âme du capitaine, celui-ci ne soupçonnait guère à quels sentiments et à quels mobiles obéissait Mlle Rosie.

Pour rien au monde, Edouard n'eût voulu laisser s'accroître l'idée qu'il convoitait la main de Rosie et Mme de la Olémanderie repoussait avec indignation la seule possibilité d'un tel mariage.

Marquis avait une excellente raison pour n'être pas tenté de lui donner le moindre sujet d'ombrage, en se montrant empressé auprès de Rosie, il était bien trop préoccupé d'épier les mouvements de Raymond et de Mathilde, que, de son côté, Mlle de la Olémanderie paraissait garder à vue.

En raison du malaise général causé par ce chassé-croisé d'espionnage il régnait dans le grand salon de l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy une froideur singulière, et les invités se retirèrent de bonne heure.

Chacun des membres de la famille avait hâte d'être seul, de se reconfermer dans sa chambre, de se reconcentrer en lui-même.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

• AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Parconséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 16 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents ou plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.
DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE, (1884)—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1886.

475 rue Orail (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)